

La Biennale à la recherche d'autre chose

Il est devenu traditionnel de voir s'ouvrir la saison parisienne d'automne par l'exposition du Prix de la Critique, Galerie Saint-Placide (2). Mais l'habitude se prend également d'assister, tous les deux ans, en septembre-octobre, à l'inauguration de la Biennale Internationale des Jeunes Artistes — ou « Biennale de Paris » (3).

Avec, à leur tête, le jeune et talentueux architecte Faucheux, les « Biennialistes » transforment le Palais d'Art Moderne de la Ville de Paris du tout au tout... ce dont on ne saurait trop les remercier !

Ils sont, cette fois, quelque six ou sept cents plus de vingt ans et moins de trente-

réalisations de grande taille. Mais les recherches d'esthétique pure sont moins nombreuses qu'il y a deux ans.

Il apparaît, en revanche, que la poussée néo-expressionniste déjà sensible lors de la dernière Biennale, soit en train de gagner du terrain à une vitesse accélérée. A tel point qu'il s'agit très probablement de la caractéristique dominante de cette Biennale.

Quant à l'impression généralement ressentie, il semble qu'elle soit d'ordre obsessionnel. Deux obsessions capitales se rencontrent ici : l'obsession sexuelle et l'obsession de la mort.

Que ce soit par allusion ou sans ambage, les formes phalloïdes apparaissent en grand nombre. Elles ne revêtent pas toutefois, le caractère hautement emblématique de l'antiquité. Quant aux organes féminins correspondants, ils sont représentés de même. On note, en outre, dans le même sillage obsessionnel une inspiration de type vaginal, une de type viscéral et une troisième de type foetal.

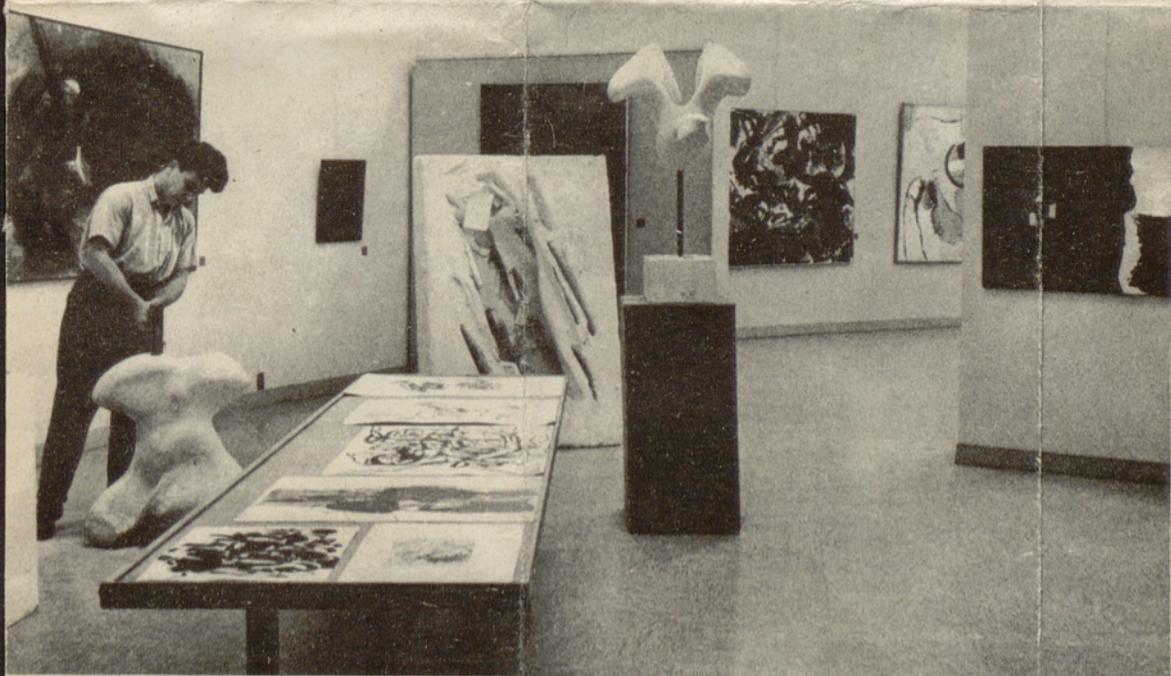
Reste la mort. Nous sommes, à ce propos, face à deux attitudes prises ou héritées. L'attitude objective et l'attitude accusatrice. La première est de nature à conférer à la représentation ou à l'évocation de la mort une cruauté égale à celle de la mort elle-même. La seconde est d'une violence proportionnée à ce que l'artiste veut stigmatiser.

Ici, arrive la dernière guerre mondiale, ses origines, ses conséquences. Le réquisitoire est dressé par une génération dont les plus âgés n'ont pu, en tout état de cause, être autre chose que des victimes. D'où sa particulière importance.

Il y eut ensuite les autres guerres. Et puis il y a tous les crimes, toutes les violences, toutes les brimades et ségrégations. Directement ou par osmose, la Biennale reflète cela. Cruauté, oui, mais la responsabilité est-elle du côté des artistes ou du côté de ce que le monde leur a donné à voir ?

Préciser que les couleurs dominantes de cette Biennale ne sont pas rose-thé ou bleu-pastel semble superflu. Rien n'y est évanescant. On y trouve une sorte de permanence tragique... même lorsqu'il semble s'agir de jeux.

Photos Etienne Hubert



Ce qui caractérise la Biennale de Paris, ce sont les travaux d'équipe, la recherche du mouvement et aussi un cri d'angoisse que poussent les artistes du monde entier : que va devenir l'homme dans le monde de demain qui l'exclue de plus en plus ?

vingt-cinq ans (4) dont les œuvres sont venues de cinquante-sept nations se joindre à celles des jeunes de plus en plus nombreux de ce pays.

Conséquence : la Biennale est très étendue. Ce n'est plus le salon de papa avec peintures encadrées et plantes vertes. Ce n'est pas non plus une exposition sur le modèle des foires internationales. Elle a son style.

Quelles sont les principales caractéristiques de cette année ? Premières constatations : la peinture dite « de chevalet » est minoritaire, et la sculpture sur socle marque un recul cependant que le mélange « sculpture-peinture » est en hausse. En hausse également les travaux d'équipe. Et très en hausse les recherches d'effets visuels.

L'art abstrait (pour employer la terminologie tant bien que mal en usage) s'oriente de manière décidée vers des